

LETTRES SCIENCES ARTS MODES, Etc.

Contes et Nouvelles

GRANDEUR ET DECADENCE DE RIPATON.

Dans la petite ville de Bois Colombes, deux hommes, deux perruquiers-coiffeurs étaient devenus des ennemis intimes et cherchaient toutes les occasions de nuire à la prospérité de leur industrie.

Amalec et Ripaton pouvaient très orgueilleusement se dire qu'ils n'habitaient pas la même ville, puisque les deux magasins qui se regardaient du matin au soir, dépendaient: celui de Ripaton, de Bois-Colombes, et celui de Amalec, d'Asnières!

Le perruquier-coiffeur Amalec, prétendait qu'il n'existait qu'un seul moyen de corriger la calvitie et, que ce moyen, c'était la "perruque". Le perruquier coiffeur Ripaton, l'air inspiré, le geste noble affirmait, que rien n'était moins exact et, ne tardait pas, dans une réunion publique organisée par ses soins, à appeler sur lui l'attention de tous les chauves du pays.

Le fut une soirée vraiment mémorable. Dans un coin s'étaient groupés une soixantaine d'Amalécistes, tandis que les Ripatonistes, au nombre de 233, sans compter les enfants envahisseurs toutes les parties de la salle, on s'attendait, il faut bien le dire, à quelque chose de sensationnel, si bien que sur les six agents de police, qui assurent le bon ordre et la tranquillité à Bois Colombes, le maire en avait désigné deux qui se tenaient à l'entrée du lieu de réunion.

D'un pas léger, malgré ses soixante ans, Ripaton gravit les degrés de la tribune, promena sur l'auditoire un regard investigateur, ouvrit une bouche énorme, imposa, d'un geste bienveillant, le silence à ses amis et s'écria: "Une voix très forte dont les vibrations secouèrent les vitres des maisons voisines!"

"Mesdames, Messieurs, mes chers compatriotes. Je ne médirais de personne, en affirmant que les restaurateurs de la chevelure après avoir inutilement usés d'opiaux, de mélanges et d'onguents de mitou mitaine, pour la faire repousser, n'ont obtenu d'autre résultat que de se tourner vers la perruque et d'élever cet objet lourd, fatigant, disgracieux et j'ajoute dangereux à la hauteur d'un principe dont les gens atteints de calvitie n'avaient plus le droit de sortir."

Des applaudissements nourris accueillirent ces paroles. Et dans le silence rétabli et, seulement coupé de quelques hum! hum! protestataires du côté des Amalécistes, Ripaton poursuivit d'une voix plus chaude et encore plus vibrante:

"Moi mes chers compatriotes je vais vous faire connaître mon procédé, le seul possible, le seul logique, le seul digne d'arrêter votre attention. Je ne m'engage nullement à faire repousser les cheveux disparus ou à les remplacer par cette hideuse perruque dont je vous entretenais tout à l'heure! Non! je m'engage à planter, vous entendez bien de nouveaux cheveux qui prendront racine, et remplaceront ceux que vous aurez perdus."

"Oh! oh! s'écrièrent les Amalécistes. — Il ne s'agit ni de oh! oh! ni de ah! ah! reprit Ripaton. Il s'agit de m'écouter jusqu'au bout. Les cheveux sont des végétaux, et tout végétal peut être planté. Si le sol est bon, il croîtra abondamment et heureusement."

"La plantation n'est ni longue ni douloureuse: il faut semer sur la tête dans les piqures faites au moyen d'une aiguille d'or, la plante-cheveu."

"Voilà tout ce que j'avais à dire. Vous me connaissez, vous connaissez ma maison que l'on feint d'ignorer à Asnières, et que l'on estime à Bois-Colombes. Elle reste ouverte à tous les garmis, chauves ou en complet état de nudité."

"Les dix premières personnes seront traitées gratuitement par mon procédé, afin qu'il soit bien démontré que je n'obéis à aucune pensée de rivalité."

Comme des fusées, les applaudissements partirent de partout, et une voix, sortant du sein des Amalécistes, n'était-ce pas une ruse ou un piège, cria:

"Bien qu'appartenant à la ville d'Asnières, je demande au conférencier Ripaton s'il me sera permis de jouir de l'avantage qu'il offre à ses compatriotes immédiats?"

"Non! Non! hurlèrent les Bois-Colombins!"

"Oui, affirma Ripaton. Que celui qui a parlé monte sur l'estrade, je vais procéder devant vous, à l'opération et dans quinze jours, en une seconde réunion ou vous assisterez tous, vous pourrez vous convaincre de l'admirable réussite de mon procédé."

On vit alors se lever un homme d'une cinquantaine d'années, dont le crâne dénudé ressemblait d'une étonnante façon à une énorme bille de billard d'une forme irrégulière, d'un aspect parcheminé et d'une totalité jaunâtre.

"Voilà, dit Ripaton, un crâne superbe, dans quinze jours vous saurez sa parfaite, son étonnante floraison."

Et maniant, avec dextérité, une aiguille d'or très fine, Ripaton souleva en cent endroits différents la peau crânienne sans que le patient s'en plaignit.

Ce travail terminé, il lui demanda s'il voulait des cheveux d'or, des cheveux d'argent ou des cheveux d'ébène?"

"D'ébène! lui répondit-il. Alors, aux yeux étonnés de toute l'assemblée qui n'en revenait pas, Ripaton prit une longue mèche de cheveux noirs et, au moyen de ciseaux, en sema des milliers de pointes minuscules, sur la tête du client."

"Recouvrez votre tête d'un mouchoir, lui dit-il, remettez votre chapeau, et revenez ici dans quinze jours."

Il faut ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que ce soir là on porta Ripaton en triomphe jusqu'à la porte de sa boutique.

Pendant cette marche triomphale l'homme dont le crâne venait d'être ensemené, s'introduisait glissant le long du trottoir d'Asnières dans la boutique d'Amalec.

"Eh bien, lui demanda le dernier, un vieux réjouit très bedonnant notre truc a-t-il réussi?"

"Très réussi... cette fois tu coucheras ton ennemi à terre, je t'en réponds... Puis enlevant le chapeau et le mouchoir il découvrit à Amalec de petits points noirs sur sa bolle osseuse..."

"Et il ne s'est aperçu de rien?"

"De rien, dit l'homme en soulevant d'une main légère l'enveloppe de parchemin qui recouvrait un crâne, un vrai crâne, cette fois sans ombre de poil follet!"

"Tu sais, fit Amalec, dans quinze jours, après le succès définitif, les cinquante francs promis te seront acquis."

Lorsque le grand jour de la réunion fut arrivé la salle, où avait eu lieu la première conférence, offrait le réjouissant tableau de banderoles et de guirlandes placées par les soins de quelques Ripatonistes dévoués."

A la porte principale, cette fois, la municipalité avait délégué la moitié de l'armée policière de Bois-Colombes; trois agents en tenus des dimanches!"

La salle, pleine comme un out, contenait, en plus des fidèles de la presse réunion, des représentants de la presse parisienne venue en grand nombre et, au premier rang des Amalécistes, le perruquier coiffeur Amalec, de la rue des Bourguignons, côté Asnières!"

Au dernier rang on apercevait l'homme qui avait subi la fameuse plantation de cheveux dont le monde savant et même le monde qui ne l'était pas s'entretenaient à cette heure solennelle, sa tête était encore enveloppée du mouchoir blanc qui n'allait pas tarder à être enlevé pour le triomphe définitif du grand Ripaton."

Ce dernier, modestement assis sur l'estrade, se leva tout à coup fit cesser d'un geste souverain toutes les petites conversations particulières qui formaient comme une boule désagréable, et, en termes convaincus, ardents, passionnés rappela la première réunion où une plantation de cheveux sur une tête bien disposée à cet usage avait été opérée."

"J'aperçois d'ici, s'écria Ripaton, rayonnant d'une satisfaction débordante, la personne qui a voulu collaborer à mon œuvre en se prêtant devant vous, à l'expérience qui va reléguer désormais toutes les perruques dans les combles du musée de Cluny."

"Approchez, je vous prie, mon ami, dit-il, je juge opposé"

tun de me dépenser en paroles inutiles... le moment est venu de donner à ceux qui m'entourent la satisfaction à laquelle ils ont tous les droits."

Et prenant l'homme par la main, il le conduisit sur l'estrade, le dressa bien en face d'un public haletant, et, d'un geste que Talma eut peut être retenu, il enleva le mouchoir blanc qui recouvrait la tête vers laquelle se fixaient plus de mille regards..."

Un caillou nu, absolument nu, sans l'ombre d'un soupçon de poil apparut..."

Et, tandis que Ripaton les yeux exorbités, agité d'un tremblement sénile, la sueur perlant à son front en gouttes pressées, reculait de trois pas, des cris, des vociférations, des aboiements, des grincements, des miaulements mêmes jaillirent de l'assemblée..."

En moins de cinq minutes; couronnes, banderoles, et lauriers disparurent."

Des cris de: Vive Amalec! Vive la perruque! A bas Ripaton! A bas les fumistes! retentirent."

L'assistance s'évanouit, les lampes furent éteintes et les portes fermées..."

Il y avait dans la salle, un buste en plâtre de la justice, relégué au fond de l'estrade."

En entrant, le lendemain matin, la proposition au bayalage aperçut le malheureux Ripaton devenu fou, essayant, sur la tête de la déesse, sa plantation de cheveux."

EVARISTE CARRANCE.

Le Médecin

Personne, je crois, n'ignore que l'illustre patriote Sampiero d'Ornano de Bastelica eut un enfant de sa malheureuse femme, Vanina, assassinée par lui, à Marseille, parce qu'elle était entrée en pourparlers avec l'odieuse république de Gênes, sous le joug de laquelle agenissait la Corse."

Le fils de Sampiero, Alphonse, passa au service de France et devint, sous Henri III, le célèbre maréchal d'Ornano. Selon l'usage, en allant sur le continent, Alphonse emmena avec lui quelques bons compagnons destinés à suivre sa fortune. Il en fit plus tard des officiers."

Presque tous ces aventuriers appartenaient à des familles plus ou moins "caporales" et avaient sur la conscience deux ou trois meurtres; fâcheux extrémités auxquelles les pousseurent les vengeances personnelles, à la suite du rapt ou de la séduction d'une maîtresse, d'une cousine, quelquefois même de la cousine d'un cousin, car, en Corse, on s'inquiète de la parenté beaucoup plus qu'ailleurs. Un nombre des amis du futur maréchal d'Ornano, figurait un superbe garçon, haut de six pieds, à la voix de stentor, à la poitrine héraultienne. Il se nommait Giuseppe Buccio di Pommerato, étant né dans le petit manoir de ce nom, depuis longtemps tombé en ruine."

Buccio, avant de quitter l'île, avait demandé en mariage une demoiselle Lucia Vescoyagna, les parents la lui refusèrent, sous un prétexte estimé frivole par le prétendant. Mais son cœur fut surtout ulcéré de ce fait: la belle Lucia épousa Pulcinelli di Santa-Maria, d'une famille que les Pommerato ne saluaient plus depuis cent ans — épilogue de leurs rivalités politiques ou privées, on ne sait au juste. Les trois frères de la mariée passèrent en Italie, pen-

après le repas de noces, Buccio ayant déclaré qu'ils lui paieraient "en rouge" la robe blanche portée par Lucia, le jour où elle accepta l'anneau d'un Pulcinelli, dans la petite église San Giacomo Maggiore de Maglione."

Les deux cousins germains de la jeune femme relevèrent la bravade, proclamant à haute et intelligible voix, en plein marché, que si jamais Buccio di Pommerato s'adressait à eux, il y aurait des gens pour lui répondre. Un beau matin, on trouva le plus jeune cousin, Leonardo, mort sur son lit, un stylet planté dans la poitrine. A l'arme s'attachait un papier portant la signature et le blason de Giuseppe Buccio: un crâne d'argent sur champ d'azur. Le lendemain, l'autre cousin, Ricciardo, quitta le pays; et depuis, on n'eut jamais de ses nouvelles. Sa fuite coïncidait avec le départ d'Alphonse d'Ornano et des amis qui se proposaient d'entrer, avec lui, dans les armées de Charles IX."

Entre deux batailles, deux sacs de ville, en Lombardie et ailleurs le capitaine Buccio s'informait activement de ses compatriotes. A Vérone, il rencontra, dans l'auberge de la "Colomba", le frère aîné de Lucia et le tua en un duel très loyal. Six ans plus tard, s'étant pris de querelle, au principal tripot de Naples, avec un inconnu qui parlait admirablement le patois corse, Buccio mit encore l'épée à la main. Il eut la joie d'entendre son adversaire s'écrier, au moment du coup fatal: "Je te reconnais, Pommerato!" Examen fait des papiers du mort, Buccio avait eu affaire à Ercole Vescoyagna, frère cadet de la signora Pulcinelli. Mais le vice-roi n'osa pas inquiéter un officier appartenant à la France et au brave d'Ornano. Le capitaine revint donc à Paris, le sourire aux lèvres; et, plus que jamais, s'informa des compatriotes avec lesquels il était "en délicatesse."

On connaît la valeur d'une telle expression chez un Corse. Buccio employa seulement trois ans à découvrir la retraite du dernier frère de Lucia. Quoique ses amis du Louvre lui eussent fait épouser une belle, jeune et riche demoiselle, suivante d'honneur de la reine Catherine de Médicis, il n'hésita pas à mettre à mort l'infortuné Orso-Paolo. Le pauvre diable remplissait l'humble fonction de sommelier au cabaret de la "Hure", rue de la Huchette. Le capitaine ayant sur son nom et sa parenté lui reprocha vertement de lui servir du vin de Surène pour du vieux cabors. Et, sur un mot jugé insolent par le terrible consommateur, l'âme du sommelier alla rejoindre aussitôt celles des deux autres Vescoyagna et de leur cousin."

La justice, alors, n'était pas boiteuse, mais plutôt paralysique. On étouffa cette affaire très bien d'autres. D'ailleurs, le maréchal d'Ornano réclamait son homme de prédilection; et l'écharpe blanche, la rapière lui assuraient l'impunité. Et quand un militaire était natif de la Corse, comme on disait alors, sa personne devenait inviolable, quasi sacrée..."

Vers 1628, le mestre de camp Buccio di Pommerato avait les cheveux blancs, était riche, veuf, maître d'un château splendide, dans le Val de Loire; la dot de la demoiselle Annette des Cloiseaux, sa pauvre défunte. Ses deux fils servaient comme officiers. L'un aux mousquetaires,

l'autre aux cheveu-légers du roi. Lorsque, le soir, le seigneur arpentait les salles de son manoir, en évoquant sa patrie, l'île des fleurs et des maquis, sa jeunesse mouvementée et pittoresque, sa bravoure de soldat, ses gestes de parent et d'ami, si ferme et resolu dans ses vengeances, il ne pouvait se défendre, et non sans mélancolie, de songer à la première femme qu'il aimait. Lucia, sans doute, était morte; mais comme il aurait été heureux avec elle! Et quelle joie c'eût été pour lui de la conduire à l'autel, de crier à la Corse entière: "Elle est à moi, à moi seul, depuis le front jusqu'aux pieds, en passant par le cœur!" Ces lancinantes pensées le conduisirent bientôt à une autre.

Malgré l'âge son sang bouillonnait à l'idée que sa vendetta demeurerait incomplète. Il avait mis à l'ombre les trois frères et l'un des deux cousins de Lucia. Qu'était devenu l'autre, ce petit Ricciardo, assez audacieux pour avoir déclaré, devant les marchands de pastèques de Maglione, qu'il ne craignait nullement l'a-moureux éconduit et l'attendait de pied ferme?"

L'ancien compagnon d'Alphonse d'Ornano était maintenant octogénaire. Mais il avait toujours bon œil, bon bras, et sa taille défilait les chènes. Il lui parut cruel de quitter ce monde sans avoir payé son dû au second cousin."

Personne ne put lui dire où se cachait Ricciardo. On savait seulement, par les CorSES errant dans le royaume, que le vieux remard vivait toujours. Buccio se chargea de le découvrir lui-même, car un compatriote de Sampiero ne doute jamais de rien et sait aller de l'avant."

Un soir d'été, le morose, infatigable et implacable cavalier entra dans la petite ville de Lusignan, en Poitou, suivi d'un seul domestique. Il alla se loger aux "Armes de France", en la seule chambre disponible, et ne dédaigna pas d'y faire dresser un lit pour son laquais. Tous les CorSES sont frères, hors le cas de vendetta; et puis, en ce temps-là, un laquais était un homme. Demandez plutôt à la princesse de Condé! A peine l'hôte se dé-sespoir et réclamé la "fin". Mais il a guéri depuis il trouve la vie meilleure, aujourd'hui et pleine d'intérêt depuis qu'il avait passé par la vallée des ténébreux."

Cette correspondance avait rapproché notre invalide de milliers d'autres; et, leurs vœux, leur sympathie avaient produit chez elle l'effet tonique, vivifiant qui avait dissipé, à son tour, les idées lugubres du désespoir et de la mort. Elle reconnaît, aujourd'hui, qu'elle n'est plus isolée sur terre; que non seulement ses rapports avec d'autres infirmes comme elle lui ont procuré un regain de vie, mais que son vœu pour qu'on changeât les lois à l'égard des invalides a porté ses fruits en attirant dans une étroite union des malheureux affligés liés par la force de la sympathie humaine. C'est le cri de la nature qui rapproche les êtres. Ce qui donne du courage à ceux qui souffrent, surtout les chroniques, c'est de savoir qu'en dépit de leurs maux, ils peuvent encore consoler leurs semblables. Le "Cercle des Invalides" peut rendre la vie supportable aux malheureux restés au lit, gardant la chambre ou la maison. Rien n'irrite plus certains malades que la vue de gens bien portants. Ils en viennent leur sort. Au contraire, de vivre au milieu d'invalides comme eux, fait naître chez eux le cri intime de "haut les cœurs!" La pitié affecte le moral. Personne n'aime être un sujet de pitié, et c'est un baume pour l'affligé de savoir qu'il est encore moins à plaindre que son voisin."

D'autre part "le livre universel", les fables de La Fontaine nous donnent des renseignements sur le sujet de la mort, très commes toujours du fond de la nature humaine, et dits, comme toujours avec cette candeur, cet art merveilleux du "bonhomme" né poète et philosophe. Citons:

La Mort et le Bûcheron: "Le trépas vient tout guérir; Mais ne bougeons d'où nous sommes. Plutôt souffrir que mourir, C'est la devise des hommes."

La Mort et le Malheureux: "Médinas fut un galant homme; Il a dit quelque part: Qu'on me rende impotent, Cul-de-jotte, gouffeur, manchot, pourvu qu'on somme Je vive, c'est assez, je suis plus content."

La Mort et le Mourant: "Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant."

La Mort et le Mourant: "Un mourant, qui comptait plus"

se plaignait à la mort... etc. "La Mort avait raison: je voudrais qu'à cet âge "On sortit de la vie ainsi que d'un banquet, "Remerciant son hôte; et qu'on fit son paquet. "Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir. "Vois-les marcher, vois-les courir "A des morts, il est vrai glorieux et belles, "Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret."

Nos Invalides

L'article d'aujourd'hui n'est qu'un simple préambule à la discussion de l'enthanasie qui paraîtra tout prochainement. Le journal A. M. A., organe officiel de la Société Médicale Américaine, rappelle tout dernièrement, une lettre parue dans les journaux, il y a quelques années, et qui fit sensation."

L'auteur de cette lettre était une femme infirme et souffrante. Elle suppliait qu'on fit une loi permettant aux médecins de provoquer la mort chez les invalides déclarés incurables, après une consultation en règle, à la condition que la mort soit douce, humaine. Cette lettre remit sur le tapis l'éternelle question: a-t-on raison de permettre aux médecins d'abréger une vie?"

Empressons nous d'annoncer que l'auteur de cette fameuse lettre est toujours en vie et qu'elle se réjouit même que ses vœux n'aient pas été exaucés. La chère femme a donc appris à goûter la vie malgré son infirmité. Elle y tient maintenant, et l'espoir éclairait l'avenir autrefois bien sombre. Elle explique cette merveille par l'effet tonifiant de la sympathie que des milliers d'invalides comme elle, tous attirés vers elle par le même sentiment, lui ont exprimés dans des missives répétées, la félicitant de son grand courage, d'avoir osé demander l'abolition de lois antiques et solennelles qui condamnent les infirmes à vivre leur misérable vie jusqu'au bout."

Or, quelques uns de ces mêmes invalides demandant la mort à cor et à cri lui avaient écrit depuis, qu'ils avaient obtenu la guérison et qu'ils se réjouissaient de n'avoir pas vu changer la vieille coutume prohibitive que leur impatience pour la délivrance par la mort, avait maudite. L'un d'eux plus que tous avait exprimé son désespoir et réclamé la "fin". Mais il a guéri depuis il trouve la vie meilleure, aujourd'hui et pleine d'intérêt depuis qu'il avait passé par la vallée des ténébreux."

Cette correspondance avait rapproché notre invalide de milliers d'autres; et, leurs vœux, leur sympathie avaient produit chez elle l'effet tonique, vivifiant qui avait dissipé, à son tour, les idées lugubres du désespoir et de la mort. Elle reconnaît, aujourd'hui, qu'elle n'est plus isolée sur terre; que non seulement ses rapports avec d'autres infirmes comme elle lui ont procuré un regain de vie, mais que son vœu pour qu'on changeât les lois à l'égard des invalides a porté ses fruits en attirant dans une étroite union des malheureux affligés liés par la force de la sympathie humaine. C'est le cri de la nature qui rapproche les êtres. Ce qui donne du courage à ceux qui souffrent, surtout les chroniques, c'est de savoir qu'en dépit de leurs maux, ils peuvent encore consoler leurs semblables. Le "Cercle des Invalides" peut rendre la vie supportable aux malheureux restés au lit, gardant la chambre ou la maison. Rien n'irrite plus certains malades que la vue de gens bien portants. Ils en viennent leur sort. Au contraire, de vivre au milieu d'invalides comme eux, fait naître chez eux le cri intime de "haut les cœurs!" La pitié affecte le moral. Personne n'aime être un sujet de pitié, et c'est un baume pour l'affligé de savoir qu'il est encore moins à plaindre que son voisin."

D'autre part "le livre universel", les fables de La Fontaine nous donnent des renseignements sur le sujet de la mort, très commes toujours du fond de la nature humaine, et dits, comme toujours avec cette candeur, cet art merveilleux du "bonhomme" né poète et philosophe. Citons:

La Mort et le Bûcheron: "Le trépas vient tout guérir; Mais ne bougeons d'où nous sommes. Plutôt souffrir que mourir, C'est la devise des hommes."

La Mort et le Malheureux: "Médinas fut un galant homme; Il a dit quelque part: Qu'on me rende impotent, Cul-de-jotte, gouffeur, manchot, pourvu qu'on somme Je vive, c'est assez, je suis plus content."

La Mort et le Mourant: "Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant."

La Mort et le Mourant: "Un mourant, qui comptait plus"

se plaignait à la mort... etc. "La Mort avait raison: je voudrais qu'à cet âge "On sortit de la vie ainsi que d'un banquet, "Remerciant son hôte; et qu'on fit son paquet. "Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir. "Vois-les marcher, vois-les courir "A des morts, il est vrai glorieux et belles, "Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret."

Académie des Beaux-Arts

L'Académie des beaux-arts a tenu séance cet après-midi sous la présidence de M. Dagnan-Bouveret. On a déclaré vacant le fauteuil de M. Gabriel Ferrier et a décidé de consulter les membres de la section de peinture afin de pourvoir au remplacement du titulaire de ce fauteuil. L'élection aura lieu à la rentrée des vacances.

Ces réflexions montrent bien que si l'instinct se défend contre la mort, il arrive pourtant un temps où la crainte de la mort est tout à fait déraisonnable. Toutefois, ils sont bien à plaindre ceux qui ont décidé de se donner la mort. Quant aux pusillanimes qui ont peur de la fin naturelle et fatale, ils sont bien plus à plaindre, car ils meurent cent fois.

Ces pensées émisses, au préalable, conduisent à la discussion franche, et c'est beaucoup déjà, de l'euthanasie, ni pour ni contre, citant des faits jusqu'à ce que la lumière, le "consensus omnium" se fasse.

DR. E. M. DUPAQUIER.

Société des Sciences

Les fouilles de la Société des Sciences de Semur, sur le mont Auxois, se montent cette année particulièrement fertiles en trouvailles d'objets. La même tranchée No. 5, d'où M. Pernet a récemment exhumé une belle tête de félin en bronze, vient de ramener au jour une importante collection d'objets en bronze, en pierre, en fer, en os, en terre cuite. Parmi les plus importants, citons plus de vingt figurines en terre blanche de l'Allier, dont plusieurs sont signées; deux poids en pierre dont l'un porte la marque XI, une bague avec intaille, une roue dentée en bronze, deux fibules identiques en forme de pierre et d'un modèle assurément rare; enfin, une belle tête de cheval en pierre sur la crinière de laquelle se joue la main d'un cavalier dont le bras est recouvert d'une draperie.

Un Peu de Tout

"La Touraine artistique" demande à ses lecteurs: — Quel serait le moyen de donner au peuple les connaissances qui sont indispensables pour mieux apprécier l'art véritable et pour encourager le culte du beau?"

Sans y être convié, je me permets de répondre... Ce moyen serait d'obtenir que le peuple communiquât avec le beau, "continuellement."

Au lieu d'emasser dans les musées, qu'il n'a guère le temps de visiter d'ailleurs, des peintures et des sculptures achetées, commandées au hasard, et si dissimulables, et si disparates qu'elles nous laissent une impression de boutique de bric-à-brac, mettez le peuple en présence, dans tous les édifices publics ou le confinez ses occupations journalières, de grandes compositions s'harmonisant avec le cadre en vue duquel elles auraient été conçues. Enveloppez le peuple d'une atmosphère d'art. Impugnerez-le, balmez-le d'art... Embellissez les villes!

Un personnage de Zola fait ce rêve: avoir des lianes de murailles à couvrir, décorer les gares, les halles, les marées... Chanter la vie des pauvres et des riches... Tous les métiers en branle, toutes les passions frémissantes sous la pleine lumière... Et les paysans, les bêtes, les campagnes...

Les statues grecques "respiraient" dans les acroïpes. Elles étaient le cœur, l'esprit de la cité. Elles se proposaient un but spécial. Elles avaient une destination. Les artistes s'adressaient à la foule, et le doux anarchiste Kropotkine dit bien qu'ils en recevaient l'inspiration, en retour.

Maintenant, nulle pensée collective. Rien qu'une production de rencontres, occasionnelles, individuelles.



— Eh bien, votre voyage en Italie?

— Ravissant... mais quelle drôle de ville que Venise... Impossible d'y trouver jamais une voiture!"



— Notre député, c'est un malin, lui, hier, il nous a fait un discours pendant deux heures de suite..."

— Et de quoi a-t-il parlé? — Il ne l'a pas dit."



— Ma robe n'est pas mal, mais je trouve qu'elle ne colle pas assez..."

— Mon Dieu, si vous le désirez, on pourrait ajouter quelques boutons à cacher à l'intérieur."



...Voici enfin la terrible hygiène qui détérre les morts pour les manger tout vivants!"

— Monseigneur s'en va déjà? — Comme vous dites, bonne nuit."

La Mort et le Bûcheron

"Le trépas vient tout guérir; Mais ne bougeons d'où nous sommes. Plutôt souffrir que mourir, C'est la devise des hommes."

La Mort et le Malheureux

"Médinas fut un galant homme; Il a dit quelque part: Qu'on me rende impotent, Cul-de-jotte, gouffeur, manchot, pourvu qu'on somme Je vive, c'est assez, je suis plus content."

La Mort et le Mourant

"Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant."

La Mort et le Mourant

"Un mourant, qui comptait plus"